

— Comment cela pourrait-il être, señor ?

— Parce que du résultat dépend essentiellement la réponse que je vous ferai.

— Ah ! diable ! c'est sérieux, alors ?

— Très sérieux, mon ami.

— Quo pensez-vous de cela ? camarades, dit l'ancien spahis à ses compagnons.

— Nous pensons, répondit Camacho au nom de tous, que don Luis agit en galant homme, et que nous devons lui accorder ce qu'il nous demande.

— Vous entendez, señor, c'est convenu ; on va tout préparer pour cet entretien.

— Comment, de quels préparatifs parlez-vous, Sidi Muley ? amenez ici l'Alcade, faites rapprocher vos camarades : il n'est pas besoin d'autres cérémonies, nous sommes dans la montagne.

— Fais ce que désire don Luis, dit Camacho.

— Soit, je vous obéis, señor.

— Allez, Sidi Muley, j'attends.

III

Tandis que Sidi Muley, qui paraissait tenir un certain rang parmi les bandits, donnait l'ordre à ses compagnons de se réunir sur le chemin où s'était livré le combat, et envoyait chercher l'Alcade de Chihuahua, gardé à vue à l'écart, don Luis après avoir fait lire à dona Mercedès la lettre de don Estevan, qui lui était parvenue d'une façon si singulière, avait entamé à voix basse avec la jeune femme une conversation fort animée ; conversation dans laquelle les deux époux, pour la première fois depuis leur mariage, semblaient d'une opinion différente ; cependant, ce dissentiment ne persista pas longtemps, et, à la suite de quelques mots prononcés par dona Mercedès avec une certaine chaleur, les deux époux tombèrent d'accord et se serrèrent la main en échangeant un regard humide de tendresse.

Aramburi et Cuchillo, après avoir attaché les chevaux aux arbres de la route, avaient allumé leurs cigarettes et s'étaient mis à causer de la façon la plus amicale, avec quelques bandits connus d'Aramburi et paraissant avoir une vive amitié pour lui.

Cependant, les bandits, obéissant aux ordres de Sidi Muley, avaient peu à peu quitté les positions occupées par eux jusque-là et étaient venus se ranger presque militairement de chaque côté de la route, la crosse du fusil reposant à terre ; l'air insouciant, et échangeant entre eux des lazzi et des plaisanteries assez épiques contre les alguazils, assez bêtes, disaient-ils, pour être ainsi venus les yeux fermés se jeter dans la gueule du loup.

Sur ces entrefaites, une dizaine de bandits arrivèrent conduisant au milieu d'eux don Manuel Belgrano dont les traits impassibles et presque marmoréens, semblaient défier ceux dont il était le prisonnier.

Les alguazils, demeurés fidèles à leurs chefs avaient été aussi amenés ; mais on les arrêta à une vingtaine de pas en arrière.

Les gardes de don Manuel firent halte et le laissèrent s'avancer seul vers don Luis, qui de son côté, faisait quelques pas à sa rencontre.

Bientôt, les deux hommes se trouvèrent face à face, à deux pas l'un de l'autre.

Ils se saluèrent froidement, mais poliment ; puis, l'Alcade dit d'une voix sèche :

— Vous désirez me parler, señor, quant à moi je n'ai rien à vous dire ; je crois que tout entretien entre nous est inutile ;

cependant puisque les bandits que vous commandez m'ont conduit en votre présence, j'en profiterai pour vous déclarer que je suis porteur d'un ordre de la cour suprême qui vous déclare coupable de tentative d'assassinat avec préméditation sur la personne inviolable du gouverneur de l'État de Sonora, le général don Lope de Tordesillas, vous met hors la loi, ordonne à toutes les autorités de vous courir sus et de vous arrêter partout où vous serez rencontré ainsi que vos fauteurs et complices ; de vous conduire mort ou vif dans les prisons de l'État dans les limites duquel vous aurez été pris ; êtes-vous décidé à obéir à cet ordre et à vous rendre mon prisonnier ?

— Avant de me parler ainsi que vous le faites, vous auriez dû, señor, faire attention à l'endroit où vous êtes, dit don Luis avec un accent glacé, et de quels hommes vous êtes entouré ; les rodомontades ne sont pas de saison, señor : au lieu de venir à moi la menace et l'insulte à la bouche, peut-être aurait-il mieux valu, pour vous et pour les pauvres diables qui vous accompagnent, prendre un ton plus modéré et plus en rapport avec la situation critique dans laquelle vous vous trouvez.

— Je n'ai pas à discuter avec vous, señor, vos bandits ne m'effrayent pas, que peuvent-ils me faire ? me tuer sur votre ordre ; soit, mais, je serai mort en faisant mon devoir, voilà tout ; je me suis sottement laissé tomber dans le guet-apens que vous m'avez tendu, je saurai en subir, s'il le faut, les conséquences.

— Vous savez mieux que moi, señor, reprit don Luis plus froidement encore, que ces braves gens qui nous entourent me sont inconnus, que je ne suis pas leur chef, qu'il y a dix minutes j'ignorais leur présence ici ; quant au guet-apens dont vous parlez, c'est par vous seul qu'il a été préparé, mais bien que vous fussiez plus de quarante, les drôles que vous commandez sont si lâches et si misérables qu'ils se sont laissés battre et se sont sauvés honteusement devant trois hommes résolus, mais assez sur ce sujet ; venons au fait ; je suis prêt à me rendre sur parole.

— Qu'entendez-vous par là ? dit l'Alcade avec un sourire railleur.

— J'entends que, innocent des crimes que l'on m'impute fausement, je serai libre de ma personne, que nul ne mettra la main sur moi, et que je me rendrai sans escorte devant la cour suprême.

— Et à quelle époque comparâtriez-vous devant la cour, si on vous laissait libre de vous y rendre à votre guise ? dit-il d'une voix doucereuse.

— Je vous y précéderai, señor ; dans dix jours, je me présenterai quoi qu'il puisse arriver, je vous le jure sur mon honneur, répondit-il avec noblesse.

— L'honneur d'un bandit ! allons donc, señor, vous me supposez fou ou imbécile, pour oser me dire en face de telles absurdités, non : il faut, comme les assassins et les misérables de votre espèce, moins coupables que vous l'êtes, que vous soyez conduit les fers aux pieds et aux mains dans les prisons de Chihuahua, où vous attendrez votre jugement.

Les bandits murmurèrent ; don Luis fit un geste, tous se turent.

— Telle est bien votre résolution ? reprit don Luis.

— Oui, et rien ne la changera.

— Pourquoi cette animosité contre un homme dont vous connaissez l'innocence ? Pourquoi cette oruauté que rien ne justifie ?

— Je ne suis pas votre juge ; j'exécute la loi sans la discuter, j'obéis aux ordres que j'ai reçus ; vous vous défendrez devant le tribunal, je n'ai d'autre mission que celle de vous arrêter.